L'ECHO DU SIKKIM

N 156

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE DU VALAIS

Les réfugiés pakistanais au Bengale

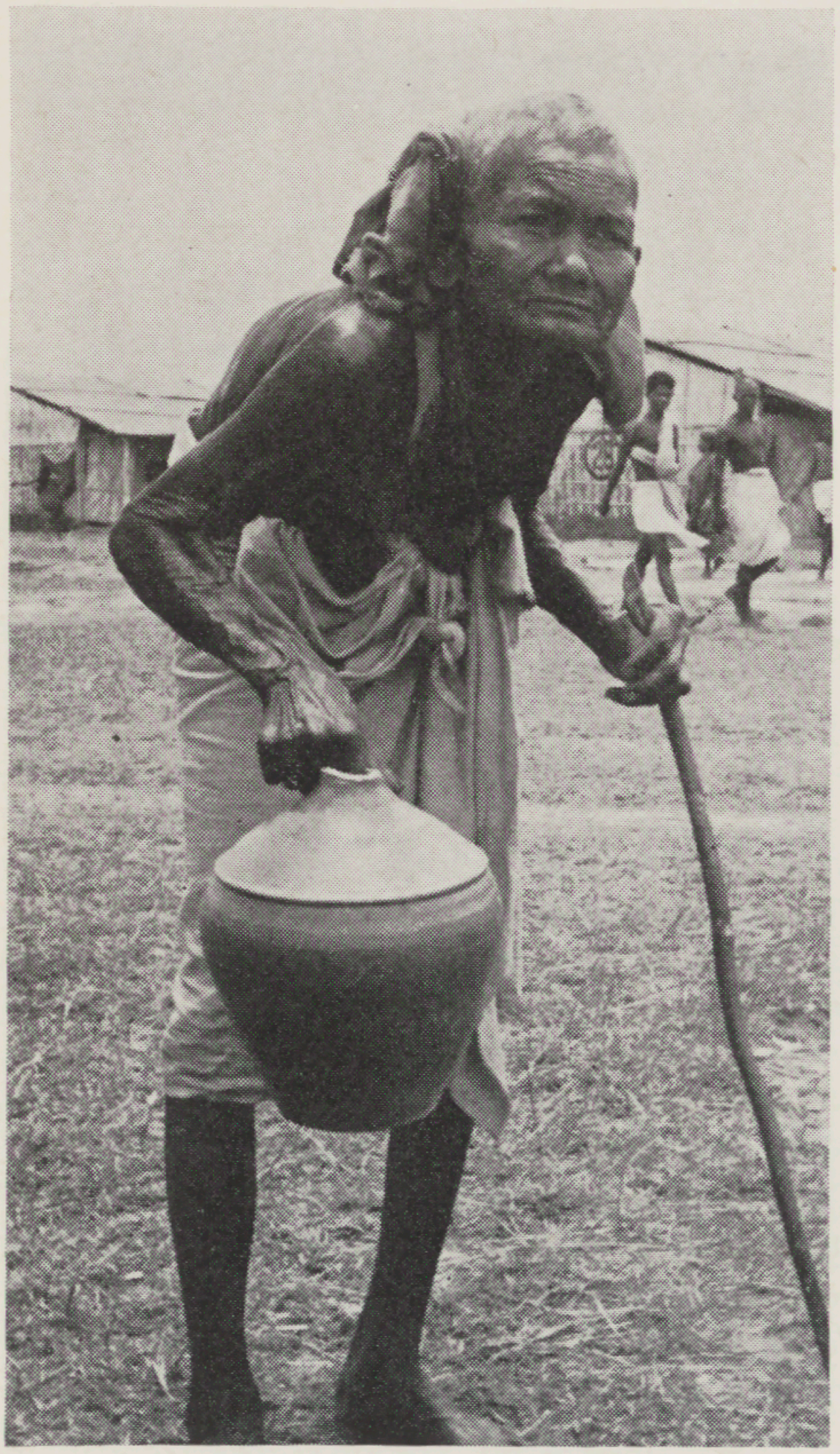
L'opinion publique a été alertée par la presse, la radio et la télévision sur le drame du Pakistan. On a publié des chiffres écrasants sur le nombre des réfugiés et des images déchirantes. Pendant quelques jours, voire quelques semaines, le monde a été sensibilisé, puis lentement, tout retombe dans l'oubli, d'autres thèmes d'« actualité » accaparant les manchettes des journaux. Il faut du nouveau ! On en a assez parlé ! On fatigue nos lecteurs ou nos auditeurs ! Et le drame reste, aussi tragique qu'aux premiers jours...

Chers amis des missionnaires du Sikkim, acceptez d'être encore fatigués par ce problème qui ne peut laisser nos consciences en repos. Pour nos missionnaires suisses du Sikkim, cette immense masse anonyme de millions de réfugiés prend chaque jour un visage : les quelques milliers de frères et de sœurs du camp d'accueil, installés dans leur région. Les images et les récits que nous vous présentons ressemblent étrangement à ce que vous avez vu et entendu dans la grande presse, tant il est vrai que la misère ressemble comme une sœur à la misère. Les problèmes sont les mêmes qu'ailleurs : sous-alimentation, risques constants d'épidémies, détresses physiques et morales. Ce visage de nos frères qui souffrent, nos missionnaires vous le montrent.

AIDEZ-LES À AIDER !

Visite aux camps de réfugiés du Bangladesh

Je viens de visiter avec Mgr Eric Benjamin, évêque de Darjeeling, quelques camps de réfugiés pakistanais, situés dans et à la frontière de notre diocèse. Il est clair que mes impressions sont datées (fin mai 1971) et limitées aux camps que nous avons eu l'occasion de voir. Depuis lors, la situation s'est considérablement aggravée, en raison de la saison des pluies et du nombre sans cesse accru des fugitifs ; d'autre part, elle paraît être infiniment pire dans les environs de Calcutta où le choléra a déjà fait des milliers de victimes.



On est tout d'abord frappé par le nombre et l'ampleur de ces camps, véritables cités de huttes et de tentes qui surgissent du jour au lendemain à quelques kilomètres les uns des autres, leur population variant de plusieurs milliers à cent, voire cent cinquante mille âmes. J'avoue avoir été fort impressionné par l'effort très louable réalisé en si peu de temps par les gardes frontières et l'administration civile indienne, avec la collaboration de l'armée, de la population locale et des grandes organisations caritatives internationales. En attendant les secours de l'Etat, la population civile a souvent pris complètement en charge l'entretien des réfugiés pendant une semaine ou deux. L'armée a collaboré à l'érection des camps ; de plus, officiers et soldats se sont cotisés très généreusement et ont même, çà et là, offert leurs rations alimentaires d'une journée en faveur des misérables. Partout, des prêtres, des religieuses sont à l'œuvre, aidant à mettre en marche les rouages de l'Etat, distribuant nourriture, vêtements et remèdes. Je songe en particulier à un « petit » camp d'accueil de 8000 âmes, situé sur la frontière même du Bangladesh, et dirigé avec beaucoup de savoir-faire, d'énergie et de dévouement par un officier de réserve de l'armée indienne. Des religieuses de différentes congrégations, venues de Calcutta et de Chandernagore, s'y dévouent auprès des malades et des sous-alimentés ; un Père Jésuite américain de Jamshedpur y veille, avec un groupe d'étudiants, à la propreté du camp et donne des habits aux plus dénués. Les huttes y sont bien alignées, construites en surélévation, couvertes de chaume frais. Des barrières de bambous canalisent les gens qui viennent

puiser l'eau à des pompes nouvellement installées. 400 gr. de riz par adulte, 200 gr. par enfant constituent leur maigre pitance journalière. J'ai pourtant vu fonctionner deux minuscules pressoires à huile, actionnés par des veaux aux yeux bandés qui tournaient en rond sans qu'il fût nécessaire de les exciter. L'état de santé, en général, paraissait bon, et les visages insouciants et curieux ; ces gens donnaient un peu l'impression d'être à la foire ou

en pèlerinage. Dans le petit cours d'eau qui marque la frontière, des enfants s'ébaudissaient, des femmes faisaient leur mince lessive. Tous les jours, des expéditions de ravitaillement passent la rivière en quête de bambous, de chaume et de bois de chauffage, alors que de nouveaux réfugiés continuent de refouler vers ce poste frontière : 192 familles de minuit à midi, le jour de notre visite, alors que sous nos yeux, deux partisans du Mukti Fouj déposaient de vénérables carabines et vidaient leurs poches de cartouches. Dès leur arrivée, les fugitifs sont inscrits, inoculés et mis au travail.

Tous les camps ne sont bien sûr pas si bien organisés : beaucoup dépendent des personnes qui en assument la direction ; d'autre part, l'impression de misère et de saleté qu'ils dégagent y est naturellement proportionnelle au nombre des habitants. Ainsi, nous sommes-nous arrêtés dans un camp d'au moins 45 000 personnes. Ici, plus de huttes familiales, mais de longs toits en chaume ou en toile de tente, sans mur ni séparation, où les familles sont parquées au mètre carré. En un troisième endroit, ce sont quelque 2500 malheureux qui ont trouvé refuge, qui à l'école primaire, qui sous les toits de chaume d'un petit marché couvert, qui encore sous des tentes improvisées. En attendant que ce camp soit sanctionné par le gouvernement, les gens du village avaient décidé d'en assurer l'entretien pendant deux semaines ; mais l'arrangement touchait à sa fin et nul ne savait ce qu'il adviendrait de ces pauvres gens. Diarrhée et dysenterie y étaient communes et quatre décès y avaient été enregistrés en quinze jours.

Les histoires que nous rapportèrent ces réfugiés rappellent sans conteste les atrocités commises par la Gestapo pendant l'occupation : enfants mitraillés

en ligne devant leur école ; arrestations et déportations en masses pour une destination inconnue ; corps garrottés flottant au fil des eaux ; fosses communes... Des centres urbains qu'elle contrôle, l'armée pakistanaise effectue des raids de représailles impitoyables contre les villages qui leur ont offert de la résistance et il n'y a pas une famille de réfugiés qui n'ait perdu l'un ou l'autre de ses membres dans la bagarre. Nous avons prié sur la tombe d'un prêtre catholique indigène traîtreusement assassiné par une patrouille armée qu'il tentait de concilier ; ses fidèles transportèrent son cadavre en territoire indien et y restèrent. Les réfugiés, en effet, comptent aussi bien des musulmans que des hindouistes et des chrétiens.

des denrées ; aux tonnes de saline requises pour sauver les pestiférés ; aux bouleversements produits dans l'économie locale des régions frontières où la population a parfois passé du simple au double ou au triple »

Je pense qu'on peut pourtant affirmer que, malgré d'inévitables embouteillages, l'administration et les populations indiennes font l'impossible pour se montrer à la hauteur d'une tâche humanitaire dont l'envergure les dépasse tellement qu'ils méritent qu'on les aide. Puissent nos amis lecteurs se laisser émouvoir et contribuer généreusement aux campagnes suisses d'entraide en faveur des réfugiés pakistanais. Plusieurs de nos prêtres indigènes se dépensent sans compter dans les camps de réfugiés de notre diocèse. Toute aide qui serait éventuellement versée à l'Echo du Sikkim avec la mention « Réfugiés pakistanais » sera remise entre les mains de Mgr Benjamin qui en assurera lui-même la distribution, suivant les besoins aussi bien dans son propre diocèse que dans les diocèses limitrophes.

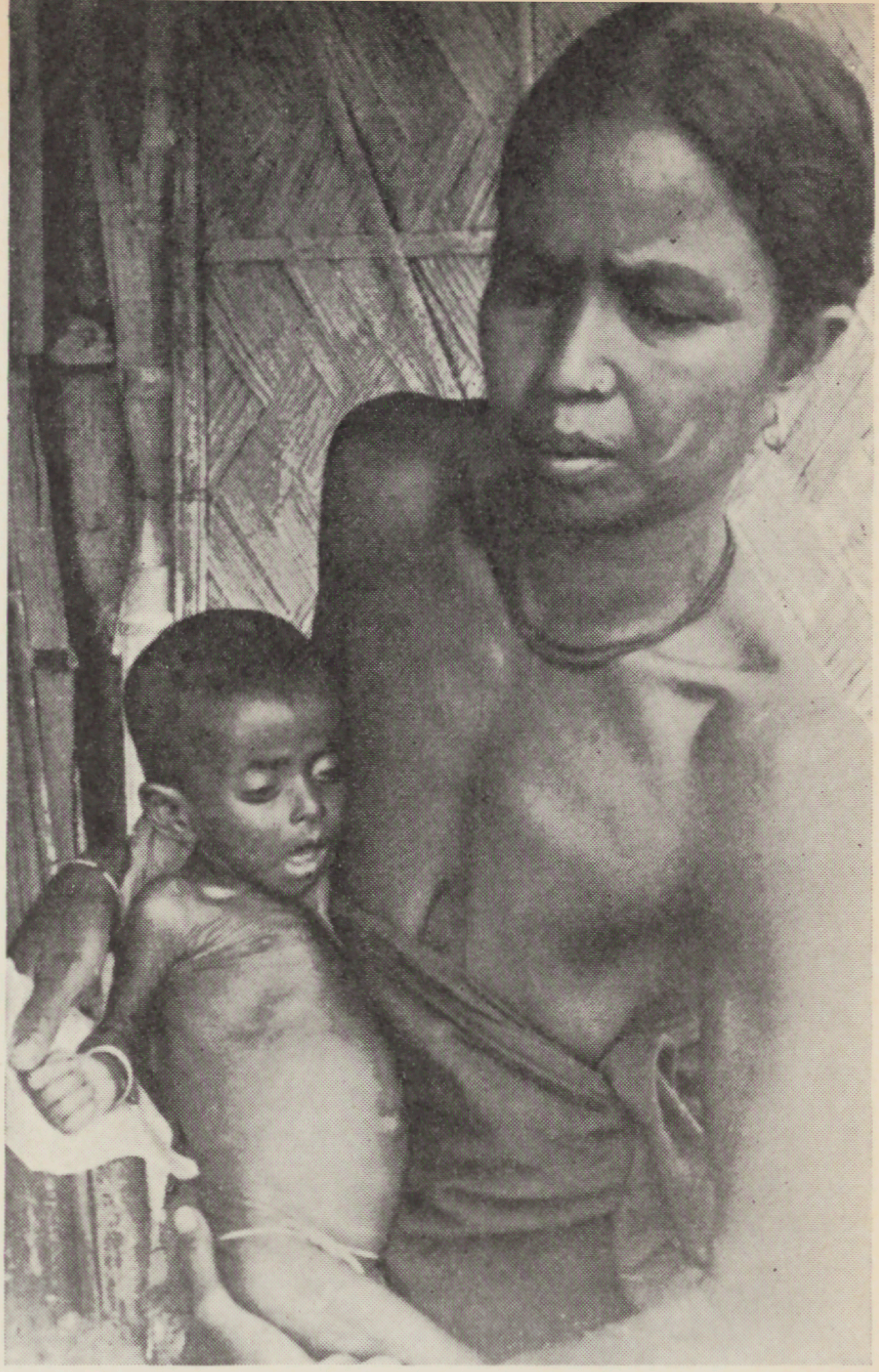
P. Gressot

Vue sur un camp

Tout cela est terrible ! L'épidémie de choléra qui décime actuellement les camps de réfugiés du côté de Calcutta et menace de déferler dans le pays semble avoir réveillé la conscience du monde occidental, et les avions de secours se succèdent à l'aéroport de Dumdum. Tout cela, pourtant, n'est que gouttes d'eau dans l'océan ! C'est en effet près de six millions de réfugiés qu'il incombe au gouvernement de l'Inde, un des pays les plus pauvres du monde, d'abriter, de nourrir et de soigner. Que l'on songe un instant aux centaines de trains spéciaux qu'il s'agit de mettre en branle pour le transport

Extraits d'un rapport paru dans la revue américaine Newsweek, du 14 juin 1971 :

« Les officiels indiens ont opéré des miracles en ravitaillant et en logeant les réfugiés, mais tous leurs efforts



pourraient être anéantis par les pluies, même normales, de la mousson...

« Nous sommes complètement dépassés par la situation. Je ne puis nourrir et loger une seule personne de plus, et ils arrivent au rythme de 100 000 par jour ! » Déclaration d'un administrateur gouvernemental de la région de Bangaon, à quelque 100 kilomètres de Calcutta.

Je me suis entretenu avec une vieille femme, une veuve appelée Rosimum Bibi, qui m'a dit : „ Je suis venue parce qu'ils ont tué mon fils. Il revenait d'un magasin de grains quand des Pujabis vinrent à lui et l'abattirent d'un coup de fusil. Je ne sais pas pourquoi. Il n'avait rien fait de mal dans sa vie. " Un autre réfugié me montra ses deux fils, âgés de 6 et 7 ans, qui tous deux portaient les marques de coups assénés par des soldats punjabis. Quelques réfugiés déclarèrent que les Punjabis avaient commencé de kidnapper les enfants et les tenaient en rançon. Et un missionnaire méthodiste ajouta : „ J'ai parlé à un homme qui s'était procuré tout l'argent qu'il avait pu pour payer la rançon exigée pour son enfant, mais il lui manquait 200 roupies. Il dit alors : „ Battez-moi pour le reste. " Et ils le battirent, lui arrachèrent un œil et lui rendirent son enfant.

Malgré toutes leurs épreuves, les réfugiés ne sont pas les seuls à souffrir. Par suite de l'énorme affluence de Pakistanais, le prix des légumes et de l'huile comestible dans le Bengal indien monte en flèche. En même temps, les habitants de l'endroit ne trouvent plus d'emploi, ou sont contraints d'accepter des gages inférieurs, car les réfugiés, qui sont nourris par le gouvernement, s'embauchent pour rien. Le gage journalier d'un travailleur agricole en est réduit de moitié. »

Le Père-Abbé au Sikkim

3e partie

Mon cher Rédacteur, chers amis,

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, le mercredi 18 novembre, je me suis mis en route pour rendre visite à deux « postes ». C'est d'abord Shepkola. Départ de Kalimpong en jeep pour redescendre au bord de la Tista et suivre pendant quelques kilomètres la route en direction de la plaine, au sud. Comme je l'ai déjà noté, un parcours en jeep vous assure, grâce à l'état de la route, une séance de massage idéal ! Mais vous êtes au moins sur terre ferme. Parce que pour accéder au domaine du Père Brahier, il va falloir vous astreindre maintenant à un exercice de haute voltige : la liaison avec Shepkola se fait par le téléphérique de transport des marchandises de la Coopérative. Une plateforme, une banquette posée dessus et... en route. On passe d'abord la rivière Tista en se balançant à quelque quarante/cinquante mètres de haut, un passage sur une colline couverte par la jungle et plongée sur la rivière Rilli avec arrivée par la voie des airs chez le Père Brahier. Il est là, coiffé d'une splendide casquette écossaise, avec son immense sourire que n'arrive pas à dissimuler son impressionnante barbe noire !

Quel immense travail a déjà été fait, avec l'aide de la Coopération technique ! Une importante scierie a été montée pour l'exploitation de la forêt qui nous entoure. C'est une source de travail pour plusieurs familles. Les bois de plusieurs essences sont façonnés et expédiés par le téléphérique jusqu'à la route d'où ils partiront par camion : poutres, carrelets, planches... C'est un gros moteur Diesel (de marine, je crois) qui produit l'énergie électrique nécessaire à la scierie.

Le bois n'est qu'un des secteurs de cette Coopérative. Il y a la commercialisation des produits agricoles de toute cette région, les oranges surtout. Un magasin où se ravitaillent à meilleur compte les membres de la société. L'autre secteur important est le secteur agriculture et élevage de la société : il faut en effet tout mettre en œuvre pour améliorer la qualité du bétail des habitants de cette région.

Malheureusement, la mousson déchaînée de 1968 a terriblement retardé la réalisation de ce secteur : le tiers environ des terres valables pour la culture a été emporté ou recouvert par des milliers de tonnes de rochers, de gravier et de sable. A la hauteur de Shepkola, le Père Brahier me dit que le lit de la rivière se trouve être maintenant de sept à dix mètres plus haut qu'auparavant. Sa propre maison a dû être démontée en partie : elle était à bonne distance de la rivière, et plus haut ; maintenant, la voilà quasi au bord de l'eau. Une nouvelle crue pourrait lui être fatale.

Mais s'il y a retard dans ce secteur, s'il faut aller au plus pressé, le projet demeure, et la ténacité du Père Brahier remonte la pente : le centre d'élevage se fera ; déjà se profile à l'horizon l'arrivée de « souches » de notre brave race grise. Cela réjouira aussi le cœur du Père Rouiller, qui est vice-président de la Coopérative, un fin connaisseur et un bon conseiller en élevage ! Vous voyez, mes chers amis, par où passe le travail de l'annonce de l'Evangile : tout faire en même temps pour donner des conditions de vie humaines et dignes. Il est vrai le proverbe : « Ventre affamé n'a pas d'oreille... » même pour la Parole de Dieu !

Quelle bonne soirée avec le Père Brahier. Les gens de Shepkola sont venus

donner une petite aubade. On prend une bonne tasse de thé avec le comité de la SAMCO. Au repas du soir, je fais connaissance avec les racines de manioc, les patates douces, les goyaves, les ananas et les bananes du domaine.
Ce sont ensuite les Vêpres dites ensemble, à la lueur de la lampe à pétrole. Bonne conversation fraternelle pendant que dehors s'agitent les chiens : il semble qu'une mère léopard et ses deux petits rôdent autour de la station. Cela ne nous empêchera pas de dormir, bercés par le bruit de la rivière.
Au lever du jour, nous concélébrons la Messe : que tous les hommes d'ici et de partout accèdent à la connaissance de Jésus-Christ.
Un dernier tour du côté des champs : à la lisière de la forêt qui les borde, des singes font les clowns. Moi, ils m'amusent, mais en réalité, ils sont la terreur des récoltes.
Avant de quitter les lieux, je vous dirai encore que « Shepkola » signifie : la rivière de la douleur.
Nous allons partir pour Suruk, la paroisse du Père Gustave Rouiller, perchée à flanc de montagne, à trois ou quatre heures de marche. Deux chevaux nous attendent : petits mais robustes et un peu nerveux. L'heure de vérité va sonner pour moi. Le Père Brahier a l'extrême obligeance de prendre le moins commode, qui a paraît-il le caractère un peu contestataire ! Je monte en selle ; tout se passe bien : je suppose que mon cheval est un peu pris par surprise. Personne ne lui avait jamais dit qu'un Père-Abbé pouvait peser presque cent kilos ! En tout cas, il va être très sage et je l'admire beaucoup pour son courage et son endurance. Nous remontons les lits des rivières qui sont presqu'à sec en cette saison. Nous traversons des zones de jungle : la puissance de la végétation est impressionnante. Le silence majestueux n'est rompu que par le bruit de l'eau, des pas de nos chevaux et des cris d'oiseaux que notre passage dérange. Nous quittons le fond d'une vallée pour attaquer le flanc de la montagne. Les chevaux soufflent un peu et avancent par « étapes » de cinquante mètres, en lacets ; petit repos... et on repart. Nous arrivons au sommet de la crête. Il va falloir redescendre jusqu'à la rivière et une dernière remontée nous fera atteindre Suruk.
Nous mettons pied à terre pour la descente et le Père Brahier me livre un proverbe tibétain à titre d'explication : « Un cheval qui ne porte pas son cavalier à la montée est un mauvais cheval ; un cavalier qui ne descend pas de cheval à la descente, est un mauvais cavalier. »

Le Père-Abbé et le Père Gressot, Kalimpong, décembre 1970.

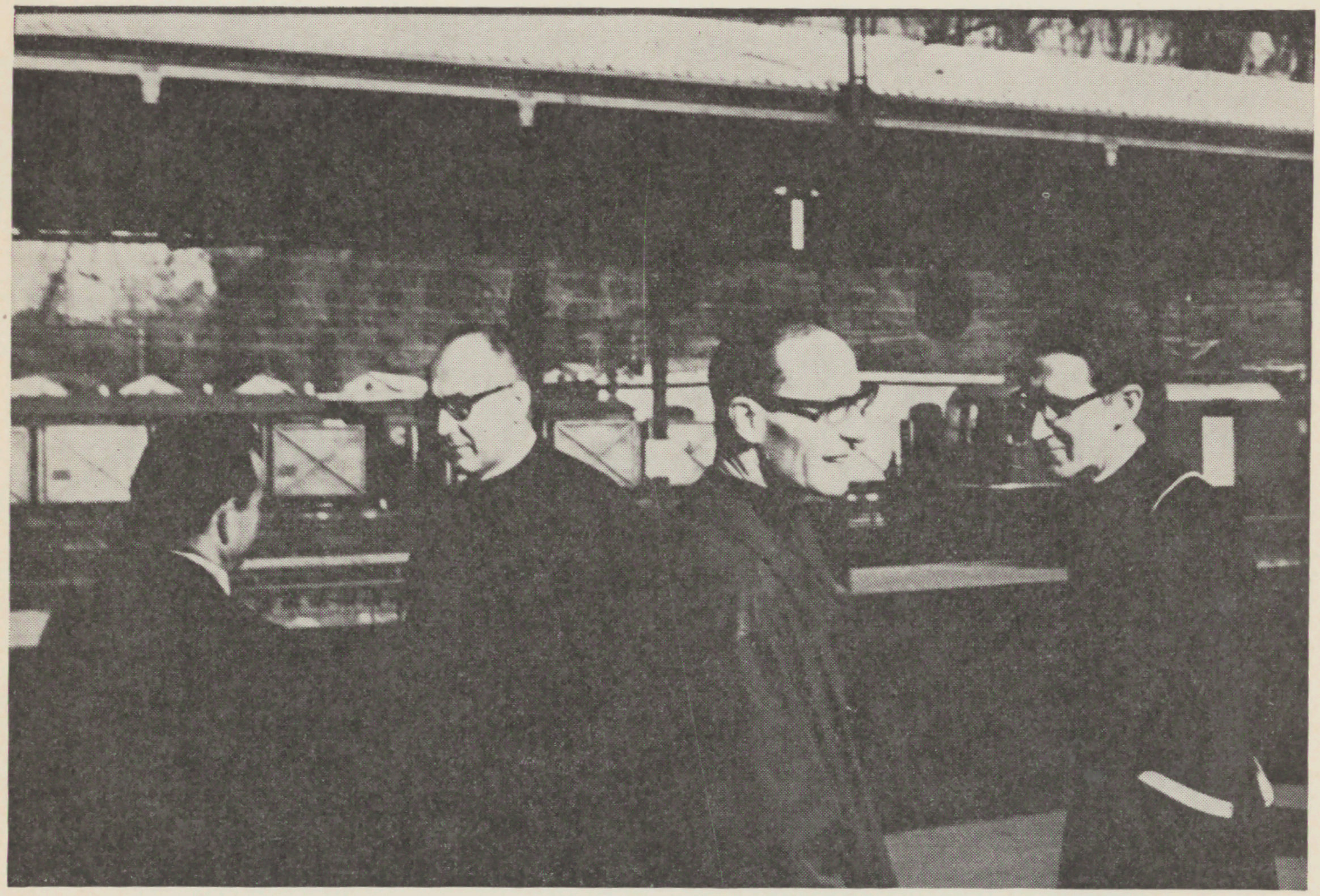
Il est presque midi quand nous arrivons chez le Père Rouiller. Nous allons nous rafraîchir (pensez ! en arrivant chez un vrai Valaisan !). Alors, si vous le voulez bien, je vous raconterai Suruk la prochaine fois.

H. Salina

Message missionnaire au monde

envoyé par Paul VI avec la communauté catholique de l'île d'Upolu (Samoa)

En réponse aux accents angoissés des âmes avides de lumière qui nous interpellent : « Passe chez nous, viens à notre aide ! » (Actes 16, 9)
Saisis de pitié par la foule qui a faim du pain de la Parole et du Pain de l'Eucharistie, et qui n'a personne pour les lui dispenser.
Remplis d'admiration pour la richesse que Dieu a mise au cœur des hommes
et les promesses merveilleuses de moisson évangélique.



— Nous renouvelons l'invitation adressée par Dieu depuis le fond des âges aux âmes généreuses :
« Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai. » (Gn 12, 1)

— A vous, évêques de la sainte Eglise catholique, qui partagez la sollicitude pour le bien de toute l'Eglise, étendez votre ardeur apostolique à la sainte cause de la diffusion de l'Evangile dans le monde entier.

— A vous, prêtres, dont la foi aspire à se communiquer sur de plus larges espaces, venez porter le feu de votre zèle à ceux dont la simplicité de vie a sauvegardé la sensibilité aux valeurs de l'esprit.

— A vous, religieux et religieuses, dont la vie est toute tournée vers l'imitation du Seigneur, rejoignez les vaillantes générations des missionnaires, qui, depuis des siècles, se sont fait, à sa suite, les messagers de la foi, de la paix et du progrès, en annonçant le Christ, le Maître, le Modèle, le Libérateur, le Sauveur.

— A vous, jeunes gens et jeunes filles, dont l'âme assoiffée de vérité, de justice et d'amour, cherche de nobles causes à défendre dans l'effort et le désintéressement, nous disons : entendez l'appel à devenir les héraults de la bonne Nouvelle du salut ; venez riches de votre foi et de votre enthousiasme juvénile apprendre aux hommes qu'il est un Dieu qui les aime, qui les attend, qui les veut près de Lui comme des fils groupés autour du chef de famille, venez soigner les corps, éclairer les intelligences, enseigner à vivre mieux et à croître en humanité, édifier l'Eglise pour la plus grande gloire de Dieu.

— Vous qui êtes riches, offrez du bien dont Dieu vous confie la gérance, pour que vive l'Apôtre et prospèrent ses initiatives pastorales.

— Vous qui êtes pauvres, offrez votre lutte et votre sueur pour le pain quotidien, afin qu'à tous ce pain soit partagé.

— Vous qui souffrez, vous qui pleurez et êtes persécutés, offrez votre souffrance pour que croisse le corps du Christ dans la justice et l'espérance. (Col 1, 24)

— A toute la chrétienté catholique nous disons : « Elargis l'espace de ta tente, déploie les tentures sans contrainte. » (Is 52, 2)
A un monde en marche vers son unité, fournissez l'aliment de l'indispensable harmonie, car si la recherche en commun de la vérité rapproche les hommes, seule la rencontre des cœurs cimente leur unité.
Il dépend de vous que demain la paix et la fraternité dissipent les ombres de mort. Dieu a besoin de vous, pour qu'autour du Christ Sauveur, monte et se lie à l'unisson l'hymne au Créateur, Dieu et Père de tous.

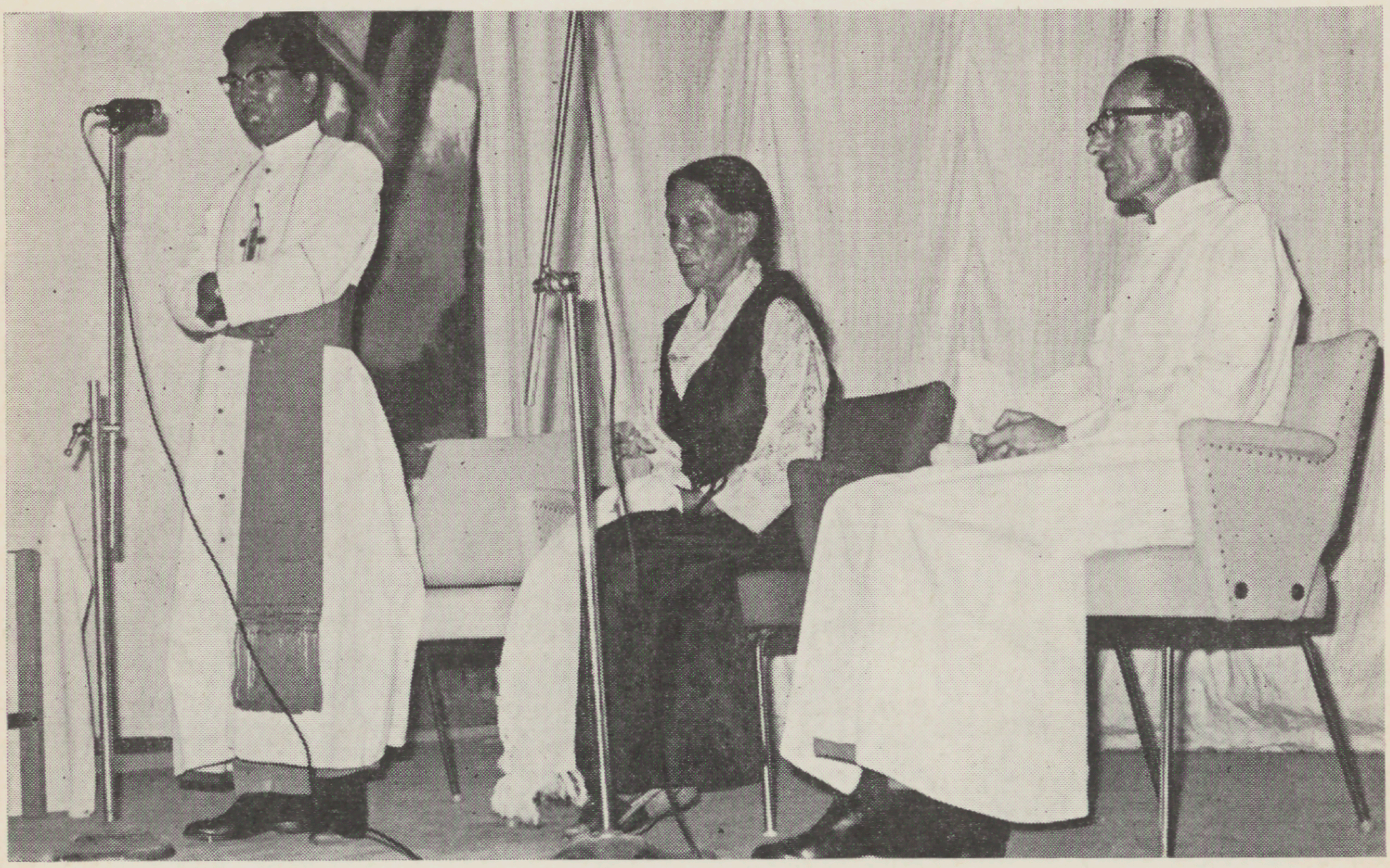
Inauguration officielle du nouveau Collège Saint-Augustin

Si la célébration annuelle de la Saint-Augustin reste un des souvenirs les plus lumineux qu'emportent nos élèves de leur séjour au Collège, pas de doute que le 28 août 1971 éclipsera dans leurs mémoires nos petites fêtes familiales ordinaires : nous y célébrions en effet, en grande pompe, l'inauguration officielle de notre nouveau complexe scolaire. On s'y préparait de longue date ! 650 cartes d'invitations avaient été envoyées. Et bien que nous regrettions l'absence de l'Ambassadeur de Suisse et du Préfet du district, retenus tous deux pour raisons majeures, nombreux furent ceux qui, parmi les autorités civiles et scolaires du district, les membres du clergé, les parents de nos élèves, nos anciens et nos amis, voulurent partager en ce jour notre joie et notre fierté.

Mgr Benjamin, évêque du diocèse, ouvrit cette belle journée à l'église Sainte-Thérèse où il concélébra la sainte Messe avec ses prêtres, religieux et diocésains. Dans son allocution de circonstance, il loua en termes émus le dévouement des chanoines augustins de Saint-Maurice et la générosité du gouvernement et du peuple suisses, à qui la population de Kalimpong et nos élèves en particulier sont redevables de ce magnifique Collège.

Le repas de midi réunissait les hôtes de marque, le clergé et tout le corps enseignant de l'école dans le grand réfectoire des élèves. Ce fut Rani Chuni Dorjee, mère de Son Altesse la reine du Bouthan, qui présida, avec la grâce et la distinction qu'on lui connaît, à la cérémonie d'inauguration. Une lampe à huile avait été préparée à l'entrée du

Mgr Benjamin, Son Altesse Rani Chuni Dorjee et le P. Gressot, directeur du collège.



Bâtiment de l'internat (Architectes : Gressot et Luscher, Porrentruy).

bâtiment scolaire et, à 14 h. 30 précises, Rani Chuni y allumait la flamme de la sagesse et de la science devant les hôtes et les étudiants réunis. Tout le monde se dirigeait ensuite vers la Salle de Concerts. Rani Chuni y siégeait sur la scène, flanquée de Monseigneur l'Evêque et de moi-même. Après qu'un étudiant en costume national bouthanais lui eut offert l'écharpe cérémonielle de rigueur, il m'incomba de saluer nos hôtes, de remercier tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, avaient contribué à la réalisation de nos rêves et de brosser brièvement l'historique du Collège. Monseigneur Benjamin prit ensuite la parole au nom de Rani Chuni (qui croit, dit-il, à l'adage que les femmes sont faites pour être vues, mais non point entendues !) et ajouta quelques mots bien sentis à l'adresse de tous. Nous convions ensuite nos hôtes à faire le tour d'une exposition de travaux scolaires et à assister à une parade de gymnastique qui, malheureusement, fut quelque peu diluée par une averse malencontreuse. Vers 16 h., le Père Hofstetter, notre grand échanson, tenait table ouverte pour le thé, qui fut servi à plus de cinq cents personnes. Et nous terminions cette belle fête par une modeste représentation théâtrale, pourtant fort appréciée.

Jour de joie et de fierté pour nous tous et nos élèves, qui marquera dans les annales du Collège son entrée dans le monde et son passage à l'âge adulte ! Que le gouvernement suisse et tous ceux qui l'ont rendu possible en soient remerciés.

P. Gressot

Collège Saint-Augustin
Les étapes de son développement

C'est le Père Stolke qui, en 1941, planta le grain de sénevé. Il se chargeait alors de donner des cours de latin à quelques mioches du Couvent St-Joseph, en vue de leur admission au Collège jésuite de Darjeeling. Bientôt une quinzaine d'élèves de tous âges se réunissaient dans sa chambre où, assisté d'un jeune bachelier lepcha catholique, le bon Père donnait des leçons d'anglais, de latin et de mathématiques. Et puis, sous la menace des bombardements japonais, des amis de Calcutta le prièrent de bien vouloir accueillir leurs fils et de se charger de leur édu-

cation. Au bébé-école s'ajoutait une petite pension ; des classes se formaient. Mgr Gianora bénit d'autant plus volontiers l'initiative que lui-même chérissait depuis tout temps le rêve d'ouvrir une école secondaire au siège central de la Mission ; lui et le Père Rouiller, alors procureur, consentaient à se charger des cours.

En 1945, l'école est transférée dans un bungalow d'un étage que la Mission avait jusqu'alors donné en location. Le Père Eberhard, nommé « Principal », ouvre le premier registre d'admissions, sur lequel je compte 27 étudiants pour cette année-là. Quand j'arrivai en 1947, ils étaient une soixantaine (dont 28 internes), répartis en sept ou huit classes, et quelques maîtres laïques s'étaient adjoints aux Pères pour l'enseignement. Des démarches entreprises par Mgr Gianora en vue d'obtenir la reconnaissance officielle de l'Etat échouèrent en dernière heure, le gouvernement du Bengale envisageant alors lui-même la création d'un collège dans la localité. Nous ne savions que faire ! Ce fut alors que le Père Lee, succédant au Père Eberhard, eut l'idée géniale (mais qui dépassait de beaucoup nos ambitions de continentaux) de faire affilier l'école à l'Université de Cambridge, dont les examens de fin de scolarité sont fort estimés en Inde. Beaucoup de diplomatie et de persévérance vinrent à bout de toutes les difficultés, si bien qu'en octobre 1952, nous étions en mesure de présenter un premier candidat aux examens dits de « Senior Cambridge ». (C'était un sympathique petit jeune homme de Kathmandu, actuellement bon père de famille catholique et collègue estimé de ses anciens professeurs ; car il n'a jamais pu se résoudre à quitter définitivement son « Alma Mater ».) Les élèves se mirent alors à affluer ! Il nous en venait du Népal, du Tibet, de Birmanie, et bientôt même de Thaïlande. Sous la houlette fort capable et distinguée du Frère Pierre, son nouveau directeur, l'école prenait un tel essor qu'elle se sentit vite à l'étroit dans son bungalow et qu'il fallut, en 1955, envisager d'urgence un agrandissement. Plusieurs années auparavant, Mgr Gianora avait fait l'acquisition d'un vaste terrain de construction, mais les fonds continuaient à manquer pour faire du neuf et, dix années encore, ce terrain demeurera englouti dans la ferme du Père Butty. La solution économique consistait alors à intervertir les destinations du bungalow et de la Préfecture apostolique, quitte à ajouter à cette vieille bâtisse de pierres et de chaux une aile en béton et un étage mansardé : assemblage quelque peu hétéroclite, on s'en doute bien ! Cuisine et réfectoire étaient promus du garage actuel à l'ancienne chapelle, remplacée depuis 1951 par la belle église Sainte-Thérèse. Le nouveau dortoir contenait 75 lits et le nombre des externes comme celui des internes doubla en peu de temps. Pourtant la plupart des salles de classe (nos anciennes chambres d'habitation) étaient limitées à dix ou douze élèves, de sorte que bien peu atteignaient les échelons supérieurs. Lorsque enfin les programmes scolaires imposèrent la diversification des cours dans les hautes classes, nous nous trouvâmes à nouveau placés devant un dilemme désespérant : ou bien, nous nous confinerions aux Humanités, — en nous exposant par là même à perdre la majorité de nos élèves ; ou bien nous ouvririons également une Section scientifique, mais cela, au prix d'une débâcle financière certaine !

Ce fut alors que, véritable cadeau du ciel, nous arrivait le cher M. Eric Mentha, à qui nous ne pourrons jamais suffisamment exprimer notre reconnaissance. M. Mentha explorait justement des possibilités d'investissement pour les bureaux de la Coopération technique suisse avec les pays en voie de développement. Ainsi, il nous serait donc possible d'obtenir l'appui financier de la Confédération suisse ! Immédiatement, sa visite déclencha les rouages... Elle fut bientôt suivie de celles de Son Excellence l'Ambassadeur Lindt, Délégué à la Coopération tech-

nique, de M. de Batista, du même Département, de MM. Philippe Gressot, architecte à Porrentruy, et Georges de Kalbermatten, ingénieur à Sion. Toutes les données du problème furent étudiées et épluchées sous tous leurs aspects, alors qu'en Suisse, Mgr Haller ne se ménageait aucune peine pour faire aboutir les démarches auprès du gouvernement. Le feu vert fut enfin donné dès que l'Ambassadeur de Suisse à la Nouvelle Delhi eut obtenu une

Un dernier adieu du P. Ruckstuhl à ses élèves.

déclaration de non-obstat de la part du Ministère indien des Affaires étrangères.

Les travaux de terrassement commencèrent en janvier 1965, sous l'experte direction du Père Ruckstuhl. Dès le mois d'octobre de la même année, on coulait les fondations du bâtiment des classes (84 m. sur 8 m. de 3 étages) qui fut achevé deux ans plus tard et bénit en avril 1968 par l'Internonce apostolique, Mgr Caprio. Mais, entretemps, nous manquions tellement d'espace dans nos antiques locaux qu'il avait fallu mettre en exploitation les deux étages inférieurs de la nouvelle construction avant même qu'elle fût achevée, tant s'en fallait ! Nous passâmes donc cette année dans un brouhaha infernal, et les escaliers se transformèrent en torrents quand la mousson survint : les matériaux de couverture restaient introuvables ! La construction de l'internat — un bloc de 54 m. sur 13 m. de 4 étages — allait parallèlement de bon train et le Père Rey, qui succéda au Père Ruckstuhl en congé de santé, la mena si rapidement à bien qu'il fut prêt à accueillir les internes dès la rentrée de mars 1970. A la fin de cette même année, la Salle de Concerts était extérieurement achevée. Il restait toutefois tant à faire à l'intérieur qu'on dut remettre à plus tard l'inauguration officielle de tout le complexe. Nous profitâmes par contre de la présence parmi nous de Mgr Salina, nouvel Abbé de Saint-Maurice, pour le prier de bien vouloir bénir l'Internat et la Grande Salle.

Et voilà le grain de sénevé devenu l'arbre le plus beau et le plus majestueux de la région. Le Collège Saint-Augustin, qui commença en 1941 avec une « pincée » d'étudiants, passait à 60 en 1947 et à 150 dix ans plus tard, en comptait 444 (dont 165 internes) au moment de l'inauguration de ses nouveaux locaux, le 12 août 1971. Il emploie 24 professeurs et institutrices laïques indigènes ; débute par un Kindergarten et aboutit treize ans après aux examens indiens

de l'Université de Cambridge. Et, fait unique dans la région, il s'y donne des cours théoriques et pratiques d'agriculture, base de l'économie du pays et charnière de son développement.

Enfin, dernier couronnement de nos efforts, voilà qu'une semaine à peine après nos fêtes d'inauguration, nous parvenait de Calcutta l'heureuse nouvelle de la reconnaissance officielle du Collège par l'Etat indien du Bengale, obtenue grâce à un rapport favorable de l'Inspecteur des Ecoles de langues anglaises dans la Province.

Il me reste à remercier ici, comme je l'ai fait dans mon allocution d'inauguration, tous ceux qui, de près ou de loin, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à la réalisation de notre rêve et ont ainsi sauvé l'existence même de l'école : tout d'abord, Nos Seigneurs Haller, Gianora et Salina, qui pourraient à juste titre revendiquer pour eux la réalisation du projet ; Leurs Excellences les Ambassadeurs de Suisse auprès le Gouvernement indien ; Messieurs les Délégués à la Coopération technique et leurs collaborateurs à Berne et à la Nouvelle Delhi ; l'architecte, l'ingénieur, l'entrepreneur local et les artisans et, surtout, mes confrères Ruckstuhl et Rey qui se consacrèrent avec tant de dévouement et de savoir-faire à son exécution. Qu'ils veuillent bien agréer l'expression de notre plus sincère reconnaissance.

E. Gressot

A l'inauguration du nouveau collège.

Un ancien étudiant écrit au P. Gressot

Cher Père,

Je vous écris pour vous dire combien je vous reste reconnaissant. Je n'ai pas de mots pour vous exprimer combien je suis heureux que mon père m'ait envoyé à l'Ecole Saint-Augustin quand j'étais jeune !

Aujourd'hui, parmi les jeunes d'ici, je me sens aussi seul qu'un Romain parmi les forces barbares, tellement se fait sentir l'absence de ce qu'on appelle en langue hindi Srishthacher, *que je traduirais approximativement par « politesse ».*

Lorsque je ferme les yeux et laisse mon esprit vagabonder parmi mes sou-

venirs, l'étoile polaire vers laquelle il tend invariablement est un long bâtiment surgissant sur le sein luxuriant de Mère Terre. Je vous cite ce qu'un étranger me racontait l'autre jour : « ... et comme la voiture doublait un tournant, je vis apparaître parmi des arbres verts, tout étincelants de pluie et de soleil, un long bâtiment dont la face semblait être toute de verre ; puis, au-dessus, deux autres bâtiments semblables. Quelle vue splendide ! » Jamais je n'oublierai ses mots. Comme il demandait au chauffeur — un homme de l'endroit — ce que c'était, celui-ci de lui répondre : « Vous ne savez donc pas ? Mais, c'est „notre" école Saint-Augustin ! » Il en paraissait très fier, me dit mon ami. Moi aussi, j'en suis fier !

Un jour, peut-être, aurai-je le bonheur d'y retourner, de me retrouver dans ces belles montagnes, parmi ce peuple heureux, dans ce palais d'été que la nature elle-même se construisit. Ce jour-là, je me tiendrai debout sur la route qui surplombe la nouvelle école et je contemplerai en contre-bas l'enfant de tant de rêves, mon premier amour, ma belle école Saint-Augustin.

*J'espère que mon beau rêve ne sera pas détruit ; que je ne trouverai pas ce clair miroir de verre atrocement sali par une politique vulgaire et dépourvue de sens *.*

Signé : Bhaswar Maitra

* Allusion à l'agitation communiste dont les écoles et la jeunesse de Calcutta sont une des cibles préférées.

Intentions missionnaires

en octobre, prions pour l'Eglise au Nigeria

en novembre, prions pour la famille chrétienne en Afrique

en décembre, prions pour une heureuse coopération entre évêques et fidèles en pays de mission

Sur cette pierre je bâtirai mon église...

C'était de la roche dure qui s'effrite au choc de la barre à mine : les ouvriers désespéraient d'en tirer des pierres de taille. Il y avait une solution au problème : détruire la vieille église pour en utiliser les cailloux. La superstition était là pour les effrayer et leur inspirer un respect aveugle : on ne détruit pas impunément un temple ; leurs dieux et peut-être le nôtre aussi leur en voudraient à mort de le détruire. Un matin, je dus prendre les outils en main pour les engager à commettre le « sacrilège ». Je leur promis, au nom de saint Pierre, la rémission de leur crime pour un attentat à la maison de Dieu.

Quand j'étais le curé de cette paroisse entre 1950-58 et devais officier dans cette église étroite et malcommode, je souhaitais dans mon for intérieur, qu'un bon tremblement de terre l'ébranle et nous permette de l'agrandir : ce vœu intime a été exaucé et m'est tombé sur la tête...

L'école Saint-Augustin subissait les dernières touches quand Mgr Eric, d'accord avec notre Supérieur, le Père Gex, me confiait la charge de bâtir la nouvelle église.

La mousson en septembre déchargeait ses dernières averses : les fossés des fondations se remplissaient d'eau et les ouvriers à pieds nus pataugeaient dans la boue. En même temps, on décapitait la vieille église de style normand, construite par un normand Monseigneur Douëlnel en 1890. Entourée d'un nuage de poussière, elle mourait à petit feu comme Jeanne d'Arc : les chrétiens qui assistaient à la démolition se mordaient les lèvres pour empêcher les larmes.

Un soir, il y eut une alerte. Pendant ma ronde nocturne, je surpris deux ouvriers en train de creuser sous l'ancien clocher. Il paraît qu'on y avait caché, dans une coupe de cuivre, un lingot d'or offert par un nouveau converti tibétain d'alors. Je leur dis en souriant que je me réservais la moitié du trésor pour la construction de la nouvelle église. Le lingot ne fut jamais partagé... ni découvert.

Octobre amena ses jours radieux ; notre édifice ovale, notre « œuf » se développait et était « couvé » par les yeux des visiteurs. On le trouvait déjà trop petit. Le chantier était silencieux : on eût dit que les ouvriers étaient des Trappistes. A Kalimpong le chantier était parfois aussi bruyant qu'une assemblée de perroquets et le travail en souffrait.

Tandis que, ailleurs, dans le Bengale, les Rouges tenaient la rue par des grèves en chaîne, ici on avait l'amour du travail bien fait, à faire envie aux entrepreneurs de Suisse. Nos Népaliens sont laborieux par nature : c'est pourquoi les Anglais s'en sont servis dans toutes leurs guerres. S'ils étaient dirigés et secondés par des chefs respectables, ils acquerraient un standard de vie pareil à celui des Occidentaux. Avec un bon sourire et un brin d'encouragement, parfois de flatterie, on obtient vite leur sympathie et collaboration.

C'est ainsi que, en sept mois de temps serein et de travail suivi, sans histoire sensationnelle, nous sommes arrivés au jour tant désiré de la bénédiction. Quelle joie pour nous tous quand, après l'achèvement de la voûte, les échafaudages de bambous furent enlevés. Oh ! nous y avions déjà allumé le cierge

pascal et chanté l'alleluia pour essayer l'acoustique... D'un coup, notre « petite » église parut avoir doublé de dimensions. Le clocher, pareil à un prisonnier derrière ses barres de bambous, dressa fièrement sa tête lorsque la cage des échafaudages fut jetée en avant par tous les ouvriers assemblés là pour la cérémonie du « dépouillement ». Pour un moment, ils restèrent tous là, bouche bée, les larmes aux yeux, admirant leur chef-d'œuvre.

Maintenant que la cloche avait repris sa stalle au sommet du clocher, — elle s'appelle Marie-Madeleine, née en France — alors que l'horloge (Tomasi) commençait à marquer le temps et que la croix argentée brillait de nouveau sur le fond vert sombre de la colline, ces ouvriers qui l'avaient descendue en octobre dernier eurent un soupir de soulagement — comme un pénitent au sortir du confessionnal — et la conviction que leur « sacrilège » était expié. Saint Pierre avait agité ses clés, et avec un large sourire, avait ouvert la porte à tous ceux qui veulent entrer dans sa nouvelle église.

L'église du Sacré-Cœur de Pédong.

Bénédiction, 13 mai 1971

Jour de joie pour une paroisse, pour son Curé-architecte-entrepreneur ! Si le Seigneur est venu « couronner » de sa bénédiction l'édifice qui avait été construit en son honneur, c'est que sous cette « couronne » il y a un immense amour, un inlassable dévouement. Le Père Martin Rey a mis toute sa science et tout son cœur pour construire cette église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Une bonne douzaine de prêtres ont

concélébré avec l'Evêque de Darjeeling, Mgr Eric Benjamin, ce premier sacrifice offert dans la nouvelle église. Dans ce premier sacrifice, un jeune séminariste a offert sa part en recevant le Diaconat au cours de la cérémonie. Le carillon de Lens, enregistré sur bandes et installé dans le clocher invitait à se mettre en liesse les nombreux catholiques venus de différentes paroisses, tandis qu'à la tribune la chorale de Pedong exécutait le Propre de la Messe de la Dédicace en grégorien-népalien et d'autres chants en musique népalienne.

Après les inévitables discours et guirlandes de fleurs déposées autour du cou de l'Evêque et du Père Rey, un repas communautaire réunissait clergé et fidèles. Le soleil, très parcimonieux, a daigné se montrer juste le temps nécessaire pour permettre la distribution de riz aux gens assis sur l'esplanade de la cure. M. P.

L'intérieur.

Détails techniques :

L'église, de forme ovale, est longue de 27 m., large de 13 m., haute de 8 m. ; le clocher (13 m.) est de style népalien avec deux toits superposés, soutenus par des chapiteaux de bois sculpté et colorés, comme dans les temples de Kathmandou.

L'architecte : son nom n'est pas dans les registres officiels.

Le contremaître, Donbosco Moktan a appris le métier en construisant le Collège Saint-Augustin.

Le chef-maçon, un Hindou, Lalbahadur Tamang, qui, de simple manœuvre a gravi humblement les marches sur bois et béton, et patiemment a pris l'initiative et la direction de tous les détails de la construction.

Le chef-menuisier, Dalssur Rai, fait de la gravure sur bois avec des outils de fortune ; il a appris le dessin en regardant les fleurs de la jungle.

Les autres ouvriers furent aussi assidus au travail qu'à la pauvre paie hebdomadaire. Mais tous, Hindous et chrétiens, ont offert deux jours de travail gratuitement pour la nouvelle église. Que Dieu les bénisse ! M. Rey

La mission n'est pas charité mais devoir d'Eglise.

Quatre ans après...

Si l'on pouvait enregistrer la fuite du temps, non pas sur un cadran de douze ou vingt-quatre heures, mais sur une grande horloge de quatre ans, il se trouverait que, parti de Kalimpong le 10 avril 1967, j'y suis arrivé, après un voyage plus que mouvementé, le 10 avril, soit exactement quatre ans après. J'aime la précision ; toutefois c'est bien indépendamment de ma volonté que, jusqu'au dernier moment, des obstacles se sont mis au travers de ma route pour que l'aiguille du temps marque exactement quatre ans depuis le jour de mon départ jusqu'à celui de mon arrivée !

Peu avant de quitter la Suisse, le rédacteur de cette revue m'avait exprimé le désir que j'écrive à l'intention de nos amis lecteurs mes impressions sur la Mission du Sikkim après quatre ans d'absence. La tâche m'est en quelque sorte facilitée du fait que je me trouve curé de mon ancienne paroisse du Christ-Roi à Mirik.

Pour rassurer mes amis et confrères qui se demandaient comment se poserait pour moi le problème de la réadaptation, je dis bien sincèrement qu'il n'y eut pas de problème : les us et coutumes du pays, la lenteur des affaires, les contretemps, les plans échafaudés et presque toujours bouleversés, tout cela je le connaissais trop pour l'avoir oublié.

Dès les premiers jours après mon arrivée, les averses torrentielles avant-coureuses de la mousson ont fait leur apparition et cette dernière, particulièrement abondante cette année nous tient fidèlement compagnie. Bien que ce soit la période la plus déprimante de l'année, je n'en souffre pas plus qu'autrefois. Je dois tout de même avouer que, lorsqu'il pleut à torrent, je ne puis m'empêcher d'éprouver une sorte de sentiment d'insécurité : les éboulements de 1968 ont fait de tels ravages, creusé tant de failles dans les pentes abruptes de la paroisse, que je me demande si ce qui reste debout ne va pas être emporté. A ce sujet, je suis frappé combien les gens ont été traumatisés par ces événements douloureux. Je crois qu'à chaque rencontre dans les familles, le souvenir de ces tristes journées est évoqué. Il n'est pas rare que, désirant me rendre d'un endroit à l'autre par des sentiers que je connaissais fort bien, on me dise que ces sentiers n'existent plus. La cure et l'église même, construites sur un terrain qui apparemment n'a pas été touché, ont tout de même subi les contrecoups de la catastrophe : des failles, au premier abord peu graves ; mais après examen minutieux, elles exigent des réparations assez difficiles à réaliser.

Mes paroissiens n'ont jamais été riches ; cependant, j'ai l'impression que la pauvreté matérielle a augmenté. Est-ce dû au fait que bien des terrains cultivables n'existent plus ou ont été partiellement emportés ? C'est certainement une des raisons ; mais l'augmentation effarante du coût de la vie en est une autre. De plus, autrefois des routes se construisaient dans la région et c'était un apport financier appréciable : maintenant ces travaux sont terminés et nos paysans n'ont plus pour ressource que le produit de leurs maigres terrains. Même les coupes de bois du gouvernement, qui donnaient beaucoup de travail aux scieurs de long, semblent se faire au ralenti.

Après quatre mois passés au milieu de mes paroissiens, c'est ainsi que je crois avoir compris leur situation économique. Qu'en est-il maintenant de la situation spirituelle de la paroisse ? C'est déjà plus délicat de répondre à cette question. Serait-ce trop m'aventurer en disant qu'il y a interdépendance entre l'une et l'autre ? D'une

part, quelqu'un peut-il progresser ou tout ou moins se maintenir dans la foi quand il ne mange pas à sa faim la plus grande partie de l'année ? D'autre part, un pauvre matériellement ne serait-il pas invité à mettre toute sa confiance en Dieu, car « l'homme ne vit pas seulement de pain » ? Problème très complexe qu'il est difficile de trancher. De plus, les remous de l'Eglise d'Occident ne déverseraient-ils pas leurs vagues jusque sur les montagnes de l'Himalaya ? Ce n'est pas impossible. Ce sont tout autant de questions que je me pose devant la constatation du fait suivant : la foi semble être moins vivante. Disons que la conversion qu'aurait dû entraîner le baptême semble être restée à l'état embryonnaire, alors que normalement la réception régulière des sacrements, l'assiduité fervente à l'écoute de la parole de Dieu devrait faire de nos jeunes chrétientés des adultes responsables. Je suis frappé surtout de la similitude entre la situation religieuse des jeunes de Suisse et celle des jeunes de ma paroisse. Sans que l'indifférence religieuse de certains se soit transformée en contestation, la réponse nettement affirmative à la question que je leur ai posée : « Est-ce que l'indifférence religieuse des adultes que vous connaissez est pour vous une cause de l'affaiblissement de votre foi ? », me fait comprendre qu'ils ne se sentent pas entraînés par leurs aînés. Il y en a plusieurs qui ont abandonné toute pratique religieuse pour une union matrimoniale en dehors de l'Eglise, et je prévois douloureusement qu'il y en aura encore. Ce qu'il faut, c'est tâcher de déraciner une sorte de sentimentalité religieuse, de religiosité, et de planter une vraie foi, un solide attachement à ce Quelqu'un, le Christ, le Fils du Dieu Vivant. Voilà mes impressions ! Très pessimistes, dira-t-on ? Non, pas du tout ! Réalistes simplement ! Ces impressions m'indiquent mon programme d'action, le « pain sur la planche » à partager : réunions de groupe, oui ; Messe dominicale bien préparée, oui encore ; mais en plus et avec une union très intime avec le Christ, le contact régulier et personnel par la visite des familles. Tenez, par exemple, un de ces jours, par une pluie tenace, presque énervante, la canne dans une main, le parapluie dans l'autre, de 10 h. à 19 h. je suis allé visiter onze familles éparpillées dans les rizières gorgées d'eau, dans un village des moins fervents de la paroisse. Je suis rentré fourbu, mais plein de joie, car j'ai essayé d'aimer ces braves gens « comme » le Christ nous a aimés. C'est très engageant, mais très réconfortant.

QUATRE ANS APRES... « impressions »... Quelque chose d'imprimé indélébilement dans le cœur pour le faire agir, « comme » l'impression du caractère sacerdotal du Christ le jour de l'Ordination : transmettre cette « impression », ce sceau du Christ dans les âmes qui me sont confiées, tel est mon devoir, telle est ma joie.

M. Pittet

† Monsieur le Chanoine GEORGES CORNUT

Au moment de mettre sous presses, nous apprenons la mort du chanoine Georges Cornut.
D'autres relateront la vie et les mérites du chanoine défunt ; les missionnaires et leurs amis perdent en lui un appui fidèle. Il avait fait partie de la première équipe missionnaire de l'Abbaye de Saint-Maurice à Bangalore, de 1931 à 1934 et il assura la rédaction de notre Bulletin missionnaire durant l'année 1943.
Il s'est intéressé jusqu'à ses derniers jours à tout ce qui touchait à la vie de l'Eglise en Mission.
Que le Seigneur le reçoive dans son Paradis. Ce sera pour lui notre prière.

J. H.

Archives cantonales, Sion

JA 1890 ST-MAURICE

Il n'existe que deux continents :
Celui des nantis et
Celui des affamés

Là où les malades sont soignés,
Les affamés nourris,
Les prisonniers libérés ;
Là où les individus et les communautés
sont réconciliés
et les nations en paix et en collaboration,
Nous voyons la main de Dieu à l'œuvre.

Il est Celui qui est à l'œuvre dans la science,
la technique et la culture
partout où celles-ci sont au service
du bien-être du genre humain.

L'ECHO DU SIKKIM
Bulletin missionnaire de l'Abbaye de Saint-Maurice

Bulletin trimestriel 1971
35e Année No 3

Réd. : Chne Joseph Henry, Ecole de Commerce, 3960 Sierre
Adm : Chne Jean-Paul Amoos, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Timbres-poste : Frère Serge, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Impression : Œuvre Saint-Augustin, 1890 Saint-Maurice

CCP 19 - 1786 : Mission du Sikkim, Abbaye de Saint-Maurice, Tél. (025) 3 61 81

Intérieur de l'église Ste-Thérèse de Kalimpong ▶